

Chez Colomban, l'abbé est un maître absolu à qui on doit une soumission entière, même aux ordres les plus absurdes. Benoît déclare que l'abbé n'est que le « primus inter pares » et qu'il ne peut infliger de peine grave sans l'avis de son chapitre.

La règle de Colomban est confuse, celle de Benoît, avec ses soixante-treize articles, est nette, précise, juridique et suit le moine dans tous les actes de sa vie. Elle prévoit tout.

Colomban est trop mystique, il ordonne des prières interminables, jusqu'à la lassitude. Benoît est plus humble, plus pratique.

Faite pour un temps barbare, la règle de Colomban devait succomber devant la renaissance carolingienne qui ramenait sur le *limes* rhénan la sagesse romaine et, pour tout dire, le mot par quoi Rome, même dissolue, même mourante, s'était fait aimer dans ces régions, le mot magique qui illumine le monogramme bénédictin et auquel ici-bas, dans l'ordre spirituel et dans l'ordre matériel, nous aspirons tous : PAX.

Marcel GROSIDIER DE MATONS,
Docteur ès-lettres,
Professeur agrégé de l'Université.

LE VANDALISME EN BRETAGNE

INTRODUCTION. — Georges Pillement, dans un livre récent (1), passe en revue le *saccage* des monuments et des sites de la France. Il nous entraîne, tour à tour, à Lyon, à Marseille, en Avignon, à Toulouse, au Mans, à Paris. Il ne parle pas de la Bretagne.

Oserai-je intituler cette causerie, en calquant mon titre sur le sien : *Saccage de la Bretagne* ?

M. Léon Le Berre m'a suggéré un autre titre plus barrésien : La grande pitié des monuments et des sites bretons.

Grande pitié, en effet, que de voir tant de beauté irrémédiablement perdue : beauté des costumes et des coiffes... beauté du mobilier de chêne, de merisier, de châtaignier

(1) Paris, Grasset, 1943, in-12° de 279 p.

dans la demeure de granit... beauté des navires à voiles...
beauté du passé qui s'enfuit et qu'on ne peut plus saisir.

Grande pitié aussi de tous ces paysages, de tous ces monuments qui devraient, eux du moins, être perpétuels et qu'on a gâchés comme à plaisir.

Tout est atteint...

Les sites les plus beaux, la côte, les campagnes, les parcs des grandes propriétés, les villages, les bourgs, les villes, les maisons, les remparts, les monuments publics, les églises et les chapelles, les édifices du Moyen-Age comme ceux de l'époque classique, les plus célèbres mégalithes. Tout est méconnu, méprisé, massacré ou détruit

Comme la Turquie, comme l'Italie, comme tous les pays d'art et de tradition, la Bretagne s'est tout à coup énervée d'être belle, énervée d'être aussi passionnément aimée, énervée d'avoir autant de visiteurs ; elle a eu honte d'être restée en arrière dans la course de tous les pays vers la plus banale uniformité. Elle a cherché à devenir moderne, très moderne, tout d'un coup, d'un seul coup, et sans rien respecter.

LES SITES. — Aussi malheureusement elle n'offre plus guère de site qui n'ait peu ou beaucoup souffert de cette fièvre de tout rebâtir. Certains enlaidissements sont peut-être excusables. Il fallait bien que les forges de Trignac dressent leurs cheminées aux frontières de la Grande-Brière. Il fallait peut-être que Saint-Malo entoure son vaisseau de granit d'un pêle-mêle de hangars, de tas de charbons, de barricades, de casinos et de villas hétéroclites. Il fallait sans doute que le barrage de Guerlédan noye d'un seul coup les gorges sauvages du Blavet.

Mais, la plupart des enlaidissements des plus célèbres sites bretons sont inexcusables.

Était-on obligé de donner à Brest, à Lorient, à Vannes, à toutes les villes de Bretagne, des banlieues aussi misérables, aussi bêtes, aussi prétentieuses et aussi effrontées ?

Était-on obligé d'appliquer, comme à Dol, sur de charmantes fermes coiffées de chaume ou de « bedoue » des panneaux-réclames extravagants ?

Les massacres les plus impardonnables sont dus à ceux-là mêmes qui ne vivent que du tourisme. Choisissez les exemples vous-mêmes. Depuis Rothéneuf et Paramé jusqu'à

Préfailles et jusqu'à Pornic, toute la côte bretonne — ou presque toute — a été irrémédiablement saccagée...

Villas déshonorantes, bariolées, tapageuses, plantées hideusement entre deux maisons de pêcheurs ou au milieu de la grandiose simplicité d'une côte sauvage.

Songez à ce qu'était Ploumanac'h... et à ce qu'il est.

On a osé bâtir des hôtels aux plus beaux endroits des falaises de Belle-Ile, à la Pointe du Raz, au Cap Fréhel.

Les hôteliers d'ailleurs semblent s'être juré d'enlaidir les lieux qu'ils exploitent. Qu'ont-ils fait des quatorze moulins de Pont-Aven, démolis ou dissimulés derrière des bâtiments modernes et disparates ? Qu'ont-ils fait du chaos du Huelgoat ? A Auray le vieil hôtel du Pavillon d'en haut est devenu un *building* qui écrase toute la place. Au Faouet, l'auberge à piliers du Lion d'Or a disparu. Au Port-Louis, l'hôtel Belle-Vue a démoli la solide maison espagnole qui l'abritait pour édifier un gratte-ciel en ciment dont la silhouette rectangulaire, violemment blanche et violemment noire, fait l'impression d'un timbre-poste sur une gravure ancienne.

Les municipalités — toutes les municipalités — ont été bien coupables. Elles ont construit des mairies banales et disproportionnées comme l'Hôtel de Ville de Vannes et des écoles sans joie, aussi insipides que des casernes, qui, comme à Vitré, ne mettent guère en valeur les monuments auxquels elles font cortège.

Hennebont a établi sa poste dans une maison du XVIII^e siècle qui s'accordait bien avec les demeures plus anciennes de la place du Paradis, mais il a plaqué sur la vieille façade un enduit blanc crème que l'on retrouve aussi éclatant sur les murs d'une mairie Louis XIV, maquillée de la même manière.

Autrefois les petites villes avaient des halles robustes, aux piliers taillés dans le cœur de chêne et qui formaient un ensemble harmonieux avec les poutres et les tournisses des maisons à pignons. Auray et le Faou, entre cent autres exemples, les ont remplacées sans raisons par de rigides marchés en fer, qui font un contraste déplaisant avec leur entourage.

Pourquoi, dans le pays du granit, a-t-il fallu absolument que toutes les gares de la ligne de Nantes à Brest soient construites vulgairement en briques ?

LES SITES URBAINS. — Quelle que soit la ville dont on étudie l'histoire depuis 1850, on constate que les démolitions les plus regrettables y ont été exécutées.

Si l'on a créé quelques squares et quelques jardins publics souvent encadrés d'immeubles trop hauts... on s'est attaqué avec rage à tous les mails, toutes les promenades, toutes les allées d'arbres tracées au XVIII^e siècle et au début du XIX^e.

Rennes a fait de son mail une avenue industrielle. Elle a, en outre, abattû récemment cette promenade des bords de l'Ille, la seule agréable pour les piétons.

Le Cours d'Ajot de Brest a perdu ses vieux ormes.

Quimper a jeté bas les arbres de l'Odet.

Lorient avait jusqu'en 1907, les allées de Carnel, les allées de Meville et le Cours Chazelle, sans parler des arbres de ses remparts et des chênes de Keroman. Tout cela fut supprimé avant ou depuis l'autre guerre.

Le Port-Louis, que les ingénieurs du roi avaient ceinturé d'ormes, ne s'est résolu que bien difficilement à rejeter une cognée qui avait déjà maltraité quatre promenades.

Sainte-Anne-d'Auray a perdu, en 1880, « l'avenue des Ormeaux » qui reliait la Basilique à la maison de Nicolazic.

Dinan est en train de débiter les vieux ormes des petits fossés et pourtant Dinan vit surtout du tourisme.

Morlaix qui sciemment se suicide, a, selon l'expression de Charles Le Goffic, rendu le Cours Beaumont aussi chauve que César.

Les perspectives les plus agréables sont détruites sans regrets. Que restera-t-il bientôt des échappées sur Saint-Héliier et sur Sainte-Thérèse que l'on a du Thabor, à Rennes ?

Du Champ de Bataille de Carhaix on avait une vue magnifique sur les Montagnes Noires... On ne voit plus maintenant que de lamentables façades neuves... de maisons à bon marché.

Les villes duciales, les villes royales, avaient des ceintures de remparts dont elles étaient fières autrefois.

Rennes n'aurait pas plus souffert de garder son enceinte qu'Avignon et Besançon n'ont souffert de garder les leurs.

Ici encore, que de destructions inutiles dans des villes moins importantes que Rennes et qui n'avaient aucune

raison valable pour excuser leur vandalisme. De beaux ensembles ont été saccagés.

Vannes a détruit une tour de la Porte-Prison.

Dinan a démoli la belle porte de Brest.

Le Port-Louis a supprimé sa Grande-Porte.

Montfort et Bécherel en ont fait autant et Concarneau a ouvert une brèche inopportune dans l'enceinte de sa ville close.

LES MAISONS. — Les villes bretonnes — comme les villes normandes — étaient pleines de pittoresques maisons à pignons et à pans de bois.

Vitré, Auray, Vannes, Carhaix, en conservent encore mais que de délicieux paysages médiévaux ont été aujourd'hui irrémédiablement détruits !

Je ne parle pas de Rennes et de sa Rue du Griffon, mais je ne puis m'empêcher de songer à ce que serait le quartier de la Cathédrale s'il était en Alsace ou en Suisse.

Combourg n'a plus qu'une vieille maison intacte.

Dol ne garde que comme malgré elle les derniers de ses porches.

Dinan a laissé brûler une partie des siens.

Et les derniers porches de La Guerche sont menacés par les Ponts-et-Chaussées.

Redon a fait de sa grand'rue la rue la plus insignifiante qu'on puisse rêver.

Vannes a laissé déshonorer par une bâtisse en ciment la place Saint-Michel dont toutes les maisons à encorbellements dataient du xvi^e siècle.

Pontivy a dressé une haute maison blanche dans la pittoresque rue du Pont jusqu'ici absolument intacte.

Quimperlé s'est attaqué à la petite rue Dom Morice, Hennebont à sa rue Neuve.

Les villes les plus acharnées — semble-t-il — contre leur passé sont Morlaix et Saint-Brieuc.

A Morlaix, la Venelle au Son n'a plus qu'un seul côté de vieilles demeures et certains des célèbres *pondalez* qui faisaient la célébrité de la ville ont été transportés à Dinard et à Londres, ou plus généralement démolis.

Le cœur de Saint-Brieuc n'est plus qu'un trou béant. Il y avait là, hier encore, de charmantes rues comme la rue Saint-Jacques, dont certaines façades seront, paraît-il, re-

montées à Saint-Quay-Portrieux, mais cela ne nous rendra pas l'atmosphère recueillie de ces étroites rues sinueuses.

Les maisons du XVIII^e siècle n'ont pas toujours meilleur sort que les aimables logis des périodes précédentes. Lorient ne gardait qu'un souvenir des derniers beaux jours de la Compagnie des Indes, l'ensemble un peu austère de son cours des quais. Il avait fallu qu'on le mutilé en y édifiant la Chambre de Commerce.

Derrière les façades respectées que de mobilier détruit, vendu on ne sait où comme les boiseries de l'Hôtel du Molant à Rennes, comme les lambris en ébène de la rue des Dames au Port-Louis, comme la cheminée pourtant classée de La Guerche, expédiée en... Angleterre par l'entremise d'un notaire.

A Nantes — ne parlons plus de Nantes — qu'avait-on fait du quai Duguay-Trouin aux maisons d'armateurs toutes déjetées et si pittoresques ? On avait fait de ce bras de Loire, encore tout imprégné du souvenir des armements négriers, une esplanade de sable où les chiens venaient tuer leurs puces.

LES EGLISES. — Plus que les villes peut-être les bourgs et nos campagnes ont perdu leur silhouette séculaire, leur aspect si caractéristique.

On a supprimé leurs humbles et pieux cimetières qui entouraient les églises et où les tombes sans prétention se serraient les unes contre les autres à l'ombre des très anciens ifs, qu'on a coupés malgré leur âge respectable et leur éternelle verdure. On a supprimé les cimetières et l'on n'a rien mis à leur place qu'un espace vide mal nivelé où l'on installe les carrousels aux jours de foire. Les calvaires de granit souvent ont disparu, parfois comme à Plougastel-Daoulas ils sont restés comme isolés dans ces déserts et les menhirs taillés, décorés de signes chrétiens qu'on appelle des lechs, ont été culbutés n'importe où, brisés pour empierrer la nouvelle place. Parfois on a dressé, tout contre la chapelle, le transformateur électrique ou le petit édifice en tôle destiné à la commodité des électeurs.

Des ossuaires célèbres — comme celui de Bubry dans le Morbihan — ont été mis à bas avec toutes leurs boîtes à reliques...

La mode des églises neuves a sévi partout : chaque pa-

roisse, si pauvre qu'elle fût, voulut avoir sa cathédrale. Chaque recteur rêva d'une vaste église gothique, voûtée, très haute, avec des bas-côtés. On détruisit, sans nul remords, les sanctuaires où, souvent depuis plus de six cents ans, s'étaient agenouillés les ancêtres, où chaque siècle successivement avait apporté sa part d'humble beauté. Les chiffres sont éloquents. Le Morbihan, qui a 261 communes, a détruit plus de cent églises anciennes. Les Côtes-du-Nord (391 communes) ont jeté bas plus de deux cents églises. L'Ille-et-Vilaine (361 communes) en a démoli près de 170. J'ignore le chiffre de la Loire-Inférieure, qui est très élevé et celui du Finistère qui l'est heureusement beaucoup moins.

Il va sans dire que ces constructions dispendieuses sont pour les paroisses une charge écrasante.

On a vu si grand que, bien souvent, on n'a pas pu terminer les édifices. Autour de Lorient : Sainte-Anne d'Arvor, Saint-Joseph du Plessis, Keryado, Gávres, Pont-Scorff, Mériadec, Etel, que sais-je encore ? sont des églises sans clocher.

Pour justifier ces constructions, on a donné pour prétexte que certaines églises étaient trop petites, trop sombres, trop déjetées.

Quand on veut tuer son chien, on dit qu'il a la rage.

De ces quelque 700 églises bretonnes détruites avec une pieuse ferveur, toutes n'étaient pas des merveilles, mais toutes avaient ce charme intime des sanctuaires où l'on a prié depuis des siècles.

Devant tant de destructions, les archéologues se sont souvent émus. Ils n'ont généralement rien pu faire. L'église de Louannec (C.-du-N.) dont saint Yves avait été recteur, fut détruite. L'église de Guignen dont la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine tenta vainement de sauver l'abside romane, fut abattue entièrement.

A Saint-Briac on garda le clocher, mais enchassé dans une église énorme il a perdu toute sa grâce. A Elven on conserva l'abside, elle ne sert qu'à faire regretter le reste...

Le délire de la reconstruction était parfois tel qu'on vit les paroissiens de l'Île de Groix démolir leur église qui n'avait pas soixante ans d'âge et qui était fort solide, pour en bâtir une autre... dans le même style.

Au milieu de ce gaspillage du patrimoine religieux de la Bretagne, une voix d'évêque se fit entendre, ce fut celle de

Mgr Dubillard, évêque de Quimper et de Léon, fondateur d'une Commission diocésaine d'architecture et d'archéologie dont l'action bienfaisante fut immense et qui devrait bien avoir des émules.

Le Finistère, d'ailleurs plus riche, a, comme je l'ai dit, beaucoup moins souffert que les autres départements bretons.

LES CHAPELLES. — Une autre immense tristesse est le grand abandon dans lequel se trouvent nos chapelles rurales. Elles sont si nombreuses que les recteurs, dans la plupart des cas, ne peuvent arriver à les entretenir toutes et quand les fidèles du quartier ne viennent pas à leur aide, la toiture s'en va la première, puis la charpente s'effondre et les murs non cimentés finissent par s'écrouler dans les ronces. C'est plusieurs milliers de chapelles bretonnes qui ont disparu les unes après les autres depuis la Révolution.

Dans le Morbihan ce sont de vrais bijoux comme Notre-Dame de Gornevec, près de Sainte-Anne d'Auray, comme Notre-Dame du Burgo, près de Grandchamp, qui ne sont plus que des ruines. Tout récemment, le maire de Tréfléan vient de démolir sans vergogne la jolie chapelle Saint-Mathieu.

Parfois, des paysans dévoués font ce qu'ils peuvent. Malheureusement, ils sont maladroits. A Kerner, en Riantec, ils ont surmonté la Trinité du xv^e siècle d'un clocheton de ciment. A Saint-Cado de Ploëmel, ils ont abattu les antiques charpentes pour édifier un comble moins élevé et dépenser moins d'ardoises. Ils ont fait ce qu'ils pouvaient et beaucoup de dignes propriétaires qui se sont contentés de pleurer sur les ruines, pourraient faire à ce sujet de profitables « méditations ».

D'autres riches particuliers ont résolu la question à leur manière et c'est ainsi que Sainte-Anne du Guelen, non loin d'Ergué-Armel, dans le Finistère, a été achetée en 1929 par un touriste méridional.

LES ABBAYES ET LES COUVENTS. — Les abbayes et les couvents au xix^e siècle étaient passés à des usages profanes. Leurs nouveaux propriétaires ne les ont guère épargnés. Le Génie militaire, en 1826, détruisit à Rennes l'abbatiale

Saint-Georges. Plus près de nous, le cloître des Augustins, à Carhaix (xv^e siècle), fut transporté en Amérique et le cloître des Carmes à Pont-l'Abbé fut démoli et remonté tant bien que mal au Séminaire de Quimper. Je n'insiste pas sur d'autres destructions et l'on me pardonnera, je pense, de ne pas parler ici de l'abbaye Saint-Melaine de Rennes.

LES STATUES. — Dans les églises et dans les chapelles qu'on a réussi à sauver, que de transformations malheureuses ! Retables qu'on aurait pu déplacer s'ils gênaient et qu'on a détruits, vitraux anciens brisés sans pitié ou réparés sans grand respect, stalles sculptées vendues à des particuliers comme celles de Brandivy provenant de Lanvaux, fonts baptismaux relégués dans un jardin et devenus supports de géraniums, ornements brodés et vases sacrés troqués, détruits ou donnés, statues anciennes cachées dans un confessionnal, dans un coin de tribune, dans un grenier de sacristie.

Je sais qu'un archéologue, peu de temps avant la guerre, a traversé tout le Morbihan en offrant cinquante francs de toutes les madones du xv^e siècle qu'on lui montrait. Il est passé à Plougoumelen, à Plumergat. Beaucoup d'autres amateurs se sont sans doute comme lui posé ce problème : combien peut-on obtenir de Saint-Cado, de Sainte-Gwen ou de Saint-Armel en beau bois polychromé, en échange d'une Sainte-Philomène en plâtre demi-luxe ?

Et dans les chapelles abandonnées à la destruction, que de statues, laissées à la pluie, ont pourri silencieusement sans que personne ait songé à les préserver ! A Gornevec, près de Sainte-Anne d'Auray, j'ai essayé de sauver une jolie Sainte-Marguerite à demi ensevelie sous la charpente écroulée. Je n'ai pas pu la dégager. Son diable était trop lourd.

Une paysanne a été plus habile que moi. Elle s'est fait tout un petit paradis dans son hangar.

LES CHATEAUX. — À la grande pitié des églises et des chapelles s'ajoute la lamentable désolation des châteaux et des manoirs.

Que de belles demeures anciennes s'effondrent peu à peu par suite de la pauvreté de leurs propriétaires, comme

Châteaugiron, par exemple, dont la galerie n'existe plus et dont la vétusté s'aggrave.

Que de vieux manoirs à demi détruits par d'anciens fermiers qui s'en sont rendus acquéreurs, pour en supprimer une partie et rebâtir le reste, remplaçant les délicates contre-courbes des toitures en carène par des charpentes disgracieuses ou mettant à la place des belles gerbières sculptées les plus vulgaires tabatières de zinc.

Que de pavillons Louis XIV abandonnés et envahis par une végétation luxuriante comme celui de Saint-Georges en Nostang.

Que de châteaux transformés en carrières comme la grandiose forteresse ducale de Sucinio, dont toutes les belles pierres des linteaux ont été arrachées sans pitié.

Que de maisons nobles sciemment détruites par des acquéreurs inqualifiables, comme la gracieuse demeure de la Costardais en Médréac dont il ne reste pas pierre sur pierre.

A Guémené-sur-Scorff on a détruit impitoyablement la curieuse salle de bains médiévale dont l'intérêt était unique.

A Lézergué, en Ergué-Gabéric, la monumentale façade, seule respectée, du château, fut destinée à la vente, mais heureusement elle ne fut pas vendue.

Il convient aussi de parler ici des restaurations malheureuses qui sont aussi néfastes bien souvent qu'une véritable reconstruction.

Enfin, que de beaux parcs dépeuplés de leurs arbres et que de rabines abattues comme les avenues de Moëllien, en Plonevez-Porzay, abandonnées aux sabotiers...

LES MEGALITHES. — Il me reste encore à parler de la misère des mégalithes que le peuple avait respectés tant qu'il avait cru voir en eux la demeure mystérieuse des korrigans, des ozégans ou des pouliquets.

Des alignements de Plouhinec (Morbihan), signalés par les vieux antiquaires du règne de Louis-Philippe, il ne subsiste aujourd'hui que deux ou trois maigres lignes de menhirs dans un champ. Les paysans les ont détruits pour consolider les clôtures de leurs parcs...

Les alignements de Kerzerho, en Erdeven, ont été traversés sans pitié par une route d'une rectitude invraisemblable qui a rejeté les plus belles pierres dans les fossés.

La célèbre roche branlante de Brech qui n'est pas un monument construit de main d'homme, mais dont la pittoresque position faisait l'admiration des pèlerins de Sainte-Anne, a été précipitée dans le vallon du Loch par son propriétaire qui, du plus romantique chaos qu'on puisse rêver, a fait la carrière la plus indigne.

Pour en revenir aux monuments préhistoriques, combien de dolmens n'ont-ils pas été bousculés par les chercheurs de trésors... ou par les archéologues eux-mêmes et détruits par des cantoniers de village pour empierrer les routes.

D'ailleurs, l'exemple venait de haut et l'on avait pris des menhirs aux alignements de Carnac pour construire les remparts de Palais à Belle-Ile-en-Mer.

CONCLUSION. — La Bretagne avait mis de la beauté partout. Elle avait orné les plus petites choses avec une ferveur inouïe. Tout était artistique chez elle, depuis les outils de ses ouvriers, les costumes de ses fermières, le mobilier de ses campagnès, jusqu'aux clochers de ses bourgs et aux nobles pignons de ses demeures médiévales.

Mais si les détails étaient très ornés, surchargés même, l'ensemble de ses monuments et de ses paysages restait généralement d'une belle sobriété.

La Bretagne était donc riche, extrêmement riche en œuvres d'art, mais sa richesse était faite de mille riens, de mille riens qui, placés côte à côte, lui formaient une parure sans égale mais dont aucun — ou presque aucun — ne s'imposait plus nettement qu'un autre.

Sauf dans le diocèse de Léon, les églises paroissiales étaient attachantes et dignes d'être respectées, mais faites de pièces et de morceaux, au hasard de piétés successives et toujours vives, elles ne formaient pas d'ensembles homogènes comparables à ceux, par exemple, des grandes églises de Bourgogne, de Normandie ou d'Ile-de-France.

Les délicieuses chapelles de pardon étaient d'un style bien pur et d'un charme combien pénétrant, mais si nombreuses et si paysannes qu'on ne pouvait songer toujours à les classer, alors qu'on manquait de crédits pour protéger les cathédrales.

Les fontaines, les puits, les calvaires, les portes des manoirs ou des fermes, les façades de granit bien appareillées ou les poutres joyeusement sculptées des demeures urbaines,

sont autant d'objets d'une beauté profonde mais si humble et si fragile qu'ils ne peuvent former à eux tout seuls un « monument historique » et qu'ils sont, pour ainsi dire, tués par les voisinages indignes qu'on leur donne.

Ainsi parce qu'ils n'étaient pas de toute première beauté, disparurent les uns après les autres des centaines d'églises, des milliers de chapelles, des manoirs, des fermes, des rues de ville entières, des calvaires, des fontaines, des puits, des mégalithes, des ifs de cimetières, des châtaigniers de placitres, des ormes de mails, des statues anciennes, des meubles de campagne.

Le décor même a trop souvent péri. Dans leur grandiose simplicité, la lande, la côte, la montagne de Bretagne, forment des paysages d'une beauté extrêmement délicate. De même qu'il y a des robes — les plus belles robes — où les taches se voient avec beaucoup plus de netteté que sur d'autres, de même il y a des horizons que la moindre construction inopportune vient compromettre. Il fallait songer à cela en entreprenant d'aménager les rivages et les campagnes bretonnes. Les anciens avaient réussi pleinement à ne rien gâter. Leurs matériaux, tirés du sol, se mariaient merveilleusement avec le sol lui-même. Il n'y avait pas contraste. Il n'y avait pas blessure. Les vieux villages aux toits de chaume ramassés dans les dunes autour de leurs chapelles, à l'ombre de quelques arbres hérissés par le vent, les anciennes petites villes nichées dans les vallons ou campées sur les presqu'îles, les moulins à vent, les moulins à marée, les batteries de côtes elles-mêmes et les corps de garde, ajoutaient à la poésie du décor. Ils ne faisaient qu'un avec lui. Ils étaient nés de lui et bretons comme lui. C'est à cette grande simplicité et à cette totale harmonie de l'ensemble, qui n'exclut pas l'exquise et franche délicatesse du détail, qu'il s'agirait de revenir.

Henri-François BUFFET.
